

LE CRI DE LA LIBERTE

Le 28 mars 1957, à l'occasion de la fête de l'indépendance grecque, Nikos Kazantzaki prononça à Paris, en français, une allocution. Ce texte a été communiqué par M. Georges Anemoyannis, fondateur et animateur du Musée Nikos Kazantzaki, à Varvari-Myrtia, en Crète.

Chers camarades et amis,

En ces moments critiques que traverse l'humanité et, entre tous les peuples le peuple grec, l'anniversaire de notre indépendance acquiert un sens plus profond, lourd de responsabilité.

Paris demeure une des rares tribunes sur la terre, où l'on puisse encore parler librement; profitons en, consacrons ce jour solennel à la mère vénérable et tragique de la Liberté, à la Grèce.

Le 25 mars 1821, s'est déployé au Monastère de Hagia Lavra, l'étendard de notre indépendance; sur cet étendard, les jeunes filles grecques avaient brodé le cri millénaire de la Grèce « La Liberté ou la Mort »

Chaque peuple digne d'avoir une mission sur la terre jette son propre cri : les Hébreux appellent Dieu, les Hindous s'efforcent, par delà les phénomènes visibles, à saisir l'essence invisible, les Egyptiens, du fond de leurs tombeaux, crient et implorent l'immortalité.

Les Grecs ont abaissé leurs yeux sur cette terre et ils se sont donné la mission de transformer la matière en esprit.

Située entre l'Europe et l'Asie, la Grèce recevait, dès la plus haute antiquité, les aspirations troubles et lourdes de l'Asie et elle les sublimait en idées claires et en forme de beauté. Des soupirs de l'Orient et de ses cris inarticulés, la Grèce créait le Logos : la parole humaine, raisonnée et raisonnante.

Sur le plan social, la mission de la Grèce de transformer la matière en esprit se manifeste en un effort millénaire de transformer l'esclavage en liberté.

Cette lutte pour la liberté est le véritable miracle grec. Tâchez de saisir, en ces temps lointains, le visage des sociétés humaines : entre l'Orient et l'Occident, au carrefour le plus sacré de la terre, la Grèce. Un pays pauvre, envahi de toutes parts par la mer, habité par quelques paysans et marins. A l'Est et au Sud de la Grèce, de grands empires totalitaires : l'Egypte, l'Assyrie, la Perse, où les peuples vivaient esclaves. A l'Ouest et au Nord, des tribus barbares et déchaînées parcouraient de sombres forêts et se nourrissaient de glands.

Excès d'anarchie d'une part, qui désagrégeait l'homme ; excès d'esclavage d'autre part qui abrutissait l'homme. La matière humaine mugissait encore indomptée ou trop enchaînée. L'homme n'avait pas encore trouvé la juste mesure, ce jeu de balance entre l'anarchie et l'esclavage, cet équilibre mystérieux qui constitue la noblesse de l'homme.

C'est alors que l'Homo Hellenicus est apparu. Pour la première fois dans l'histoire, l'homme hellénique a vu le chemin que doit suivre l'humanité : ni à droite, dans l'abîme de l'esclavage, ni à gauche, dans l'abîme de l'anarchie. L'homme hellénique a tracé un étroit sentier entre les deux abîmes : le sentier de la liberté.

Pour la première fois sur cette planète, l'homme prit une conscience sûre et claire de ses droits et de ses devoirs. Il ne s'est point enivré, en ne pensant qu'à ses droits ; il ne s'est point écrasé, en ne pensant qu'à ses devoirs. Il a trouvé la juste mesure, le dosage parfait, la liberté.

C'est une phrase devenue banale : la Grèce est la mère de la liberté. On le répète mais on n'y réfléchit pas ; si l'on y réfléchissait, on se sentirait ébloui devant cette chance unique dans les annales de l'humanité : l'Hellène fut le premier homme qui a levé le front devant les tyrans-intérieurs et extérieurs- et qui a osé dire Non ! Aux forces supérieures et brutales.

Moment crucial dans la destinée non seulement de la Grèce, mais de la race blanche entière.

Du moment où la Grèce a tracé ce sentier au bord de l'abîme, elle a fixé définitivement son destin : chaque pouce du terrain hellénique, chaque rivage, chaque défilé de montagnes, a été marqué par les traces sanglantes que laisse toujours la Liberté en marchant sur la terre.

De la plaine de Marathon jusqu'aux murailles de Missolonghi, jusqu'aux montagnes, devenus récemment légendaires, de l'Epire du Nord, nous pouvons suivre sur le sol hellénique la marche de la Liberté. Dans le Monastère de Hagia Lavra nous distinguons la trace profonde de la déesse austère.

Arrêtons nous devant elle, ce jour solennel et ressuscitons un instant le miracle extraordinaire.

Car c'était un miracle extraordinaire que cette entreprise téméraire qui frise la folie, mais une folie divine.

L'Empire ottoman était encore tout puissant. Or, un soir, trois petits commerçants grecs ont senti qu'ils étouffaient. Ils se sont rencontrés dans une humble maison d'Odessa. Là, emportés par la folie divine, ces trois petits commerçants ont juré d'accomplir des exploits fous : proclamer l'indépendance grecque, saper les fondements de l'empire ottoman, entrer dans Constantinople et arracher du trône le sultan.

En même temps, un poète, Rigas Feraios, enflammait de ses chants le cœur impatient des Grecs, des Serbes, des Bulgares, des Roumains et prêchait la libération et l'alliance des pays balkaniques. La Grande Révolution française venait de semer sur toute l'Europe les trois idées forces : Liberté, Egalité, Fraternité ; quelques graines étaient tombées sur le sol hellénique.

Les Grecs sursautèrent à cet appel et, d'un coup, les Grandes Ombres surgirent de la terre hellénique, implacables. Noblesse oblige : on n'est pas impunément le descendant de Miltiade, de Thémistocle et de Platon.

La logique, la plus soi-disant sûre, était contre. Comment une poignée d'hommes, mal armés, mal organisés, sans argent, au milieu d'une Europe résolument réactionnaire, pourrait-elle lever la tête et se jeter dans une telle aventure ?

Les patriotes sages, les archontes prudents, tous ceux qui n'étaient pas atteints de la sainte folie, jetaient des hauts cris d'anathème et d'alarme et conjuraient la nation d'attendre.

Mais la logique, heureusement, n'a jamais joué le premier rôle sur la scène de la tragédie humaine. Il y a une logique supérieure plus audacieuse et plus sûre : la logique du cœur. Il y a un appel mystérieux qui, soudain, se fait entendre non point dans la tête mais dans la poitrine de l'homme. Cette voix est illogique et infaillible. Gloire aux hommes et aux peuples qui l'entendent. Les Grecs l'ont entendue. Elle surgissait, cette voix irrésistible, des entrailles de la terre hellénique où gisent, plus vivants que les vivants, les grands Ancêtres. Ce furent eux, dans cette nouvelle lutte pour la liberté, les véritables chefs de l'insurrection hellénique.

Si nos pauvres yeux d'argile pouvaient voir l'invisible, ils auraient vu dans les sièges de Missolonghi, de l'Acropole ou de Patras, dans les batailles homériques de Tripolitsa, des Dervenakia ou du Phalère, dans les combats navals de la mer Egée, combattre côte-à-côte Miltiade et Caraïskaki, Ulysse et Colocotronis, Thémistocle et Miaoulis. Toute la race hellénique, d'un élan, a pris part à l'insurrection de 21.

Sûrement, si les grands morts n'avaient pas combattu avec les vivants, nous n'aurions jamais pu vaincre. Toute la race hellénique fut mobilisée : Homère et Pindare et les trois grands tragiques et les héros des guerres contre les Perses et Alexandre le Grand et nos illustres empereurs de Byzance, et nos martyrs sous le joug ottoman. Et à la tête de ces martyrs, notre dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue. Non point celui qui est tombé mais l'autre, celui de la légende, qui attend toujours, debout derrière la porte murée de la Sainte Sophie, l'Ange au glaive de la Liberté. Le même miracle ne s'est-il pas renouvelé devant nous, au dedans de nous. Il y a quelques années dans les montagnes d'Epire du Nord ? Dans les villes et les villages et dans les montagnes de la résistance ?

Aujourd'hui même, dans cette grande insomnie du monde, la Grèce, pauvre, affamée, éclaboussée de son propre sang, reste debout et veille.

Persécutée par ses amis et par ses ennemis, déchirée par ses propres enfants, la proie de ses vertus, la proie de ses défauts, la Grèce reste debout entre les ruines, portant sur la tête une pauvre couronne « faite d'un peu d'herbe restée sur la terre déserte » Pareille à la Liberté : affamée, elle aussi blessée, les yeux grands ouverts, elle crie, ayons confiance en ce cri de la Grèce. Il y a un cri dans la poitrine de l'homme, qu'aucune force du mal ne peut étouffer: Le cri de la liberté.

C'est ce qu'il y a d'immortel dans l'homme mortel. L'homme meurt, mais le cri de la liberté s'élance d'une poitrine à l'autre, immortel.

En ces moments critiques qui menacent la liberté, écoutez et n'oubliez pas une légende orientale merveilleuse.

Un géant revenait de la guerre, triomphant. Il s'était enivré du sang humain, il jetait sa lance au ciel et il chantait : « Que Dieu apparaisse : je le percerai de ma lance »

Dieu lui envoya un ange. Le géant l'aperçut, furieux, il se rua contre lui. Il leva son épée et il sépara l'ange en deux, de haut en bas. Mais voilà que, soudain, deux anges, se dressaient devant lui. Le géant se jette sur eux et de deux coups d'épée, il sépare les deux anges en quatre. Aussitôt les deux anges sont devenus quatre. Le géant frappe de nouveau de son épée ; il sépare les quatre anges en huit morceaux. Les quatre anges aussitôt deviennent huit. Le combat dura jusqu'à l'aube. Les huit anges deviennent seize, les seize trente deux, les trente deux, soixante quatre, et au lever du soleil, toutes les montagnes et les plaines étaient couvertes d'anges.

Chers Camarades et amis, qui êtes accourus ce soir, en entendant le cri de la Grèce, ayons confiance.

Tel est sur terre l'Ange de la Liberté: plus on le frappe, plus il se multiplie.

